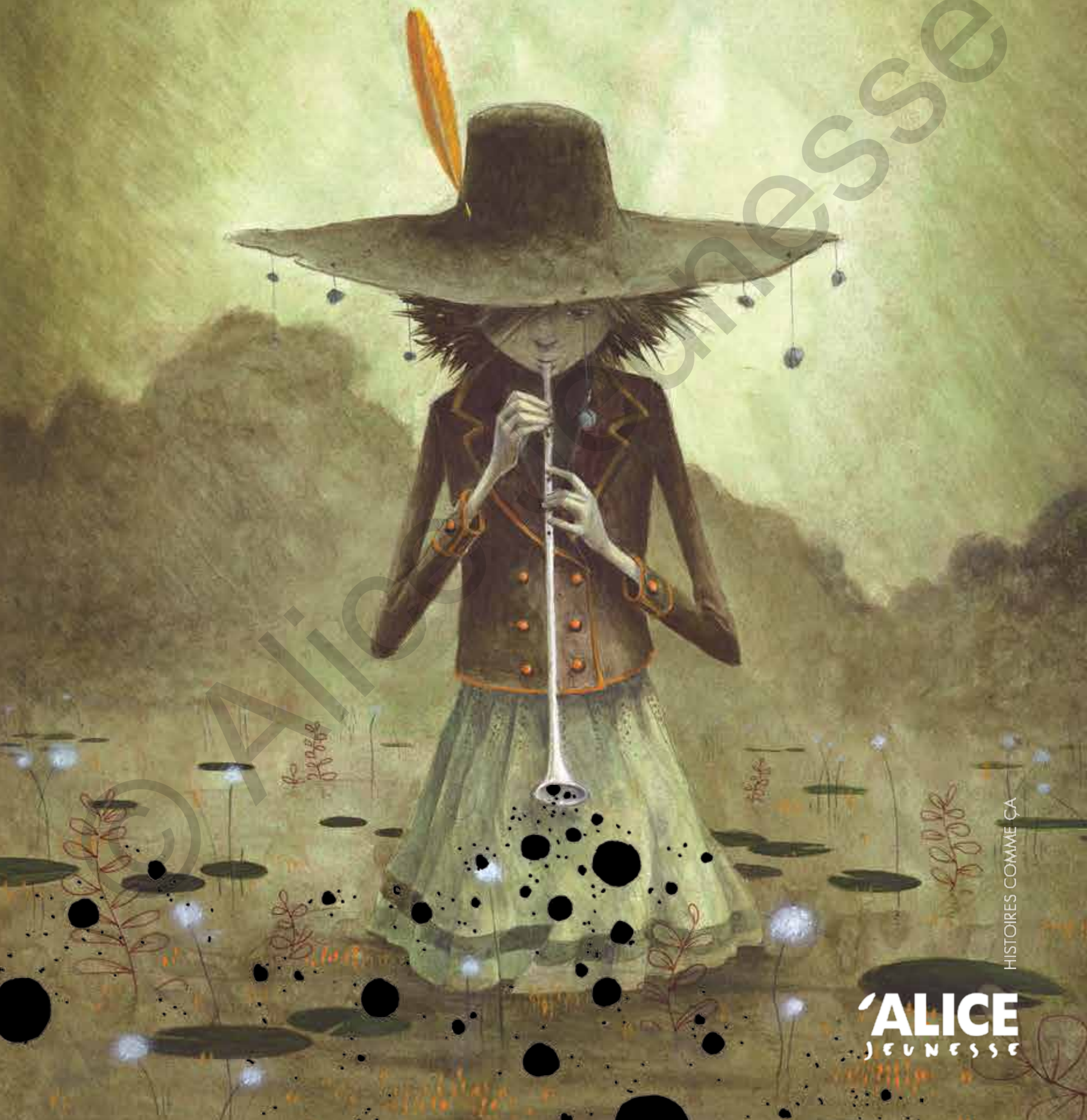


Clémentine Beauvais Antoine Déprez

AMELINE

JOUEUSE DE FLÛTE



HISTOIRES COMME ÇA

'ALICE
JEUNESSE

Des mêmes auteurs

La Louve

Pour Ursula.
A.D.

© 2018 Alice Éditions, Bruxelles.
info@alice-editions.be
www.alice-editions.be
ISBN 978-2-87426-335-4
EAN 9782874263354
Dépôt légal : D/2018/7641/10
Imprimé en Belgique par Lesaffre.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre,
par quelque procédé que ce soit, et sur quelque support que ce soit,
est strictement interdite.

Clémentine Beauvais Antoine Déprez

AMELINE

JOUEUSE DE FLÛTE



HISTOIRES COMME ÇA

'ALICE
JEUNESSE

Quand j'étais petite, mon grand-père me racontait souvent la même histoire. Comme toutes les bonnes histoires, elle commence par il était une fois.

Il était une fois un rat.

Voire deux, voire trois... voire quatre ou cinq ou six mille rats.

Six mille rats gris souris, gris comme les galets au bord de la mer.

Tous ces rats avaient trouvé refuge dans un beau petit village aux maisons dodues, à la rivière mousseuse, qu'on appelait Hamelin. À Hamelin, on n'a jamais su d'où les rats étaient venus ni pourquoi. On les a juste vus arriver comme une vague, et s'installer dans les poubelles, dans les gouttières, sous les évier, en couinant comme des bébés.

Les rats avaient apporté avec eux la peste. Ils mouraient avec du sang sur le nez, par terre, dans les rues. Ensuite, les gens tombaient malades, et mouraient aussi.

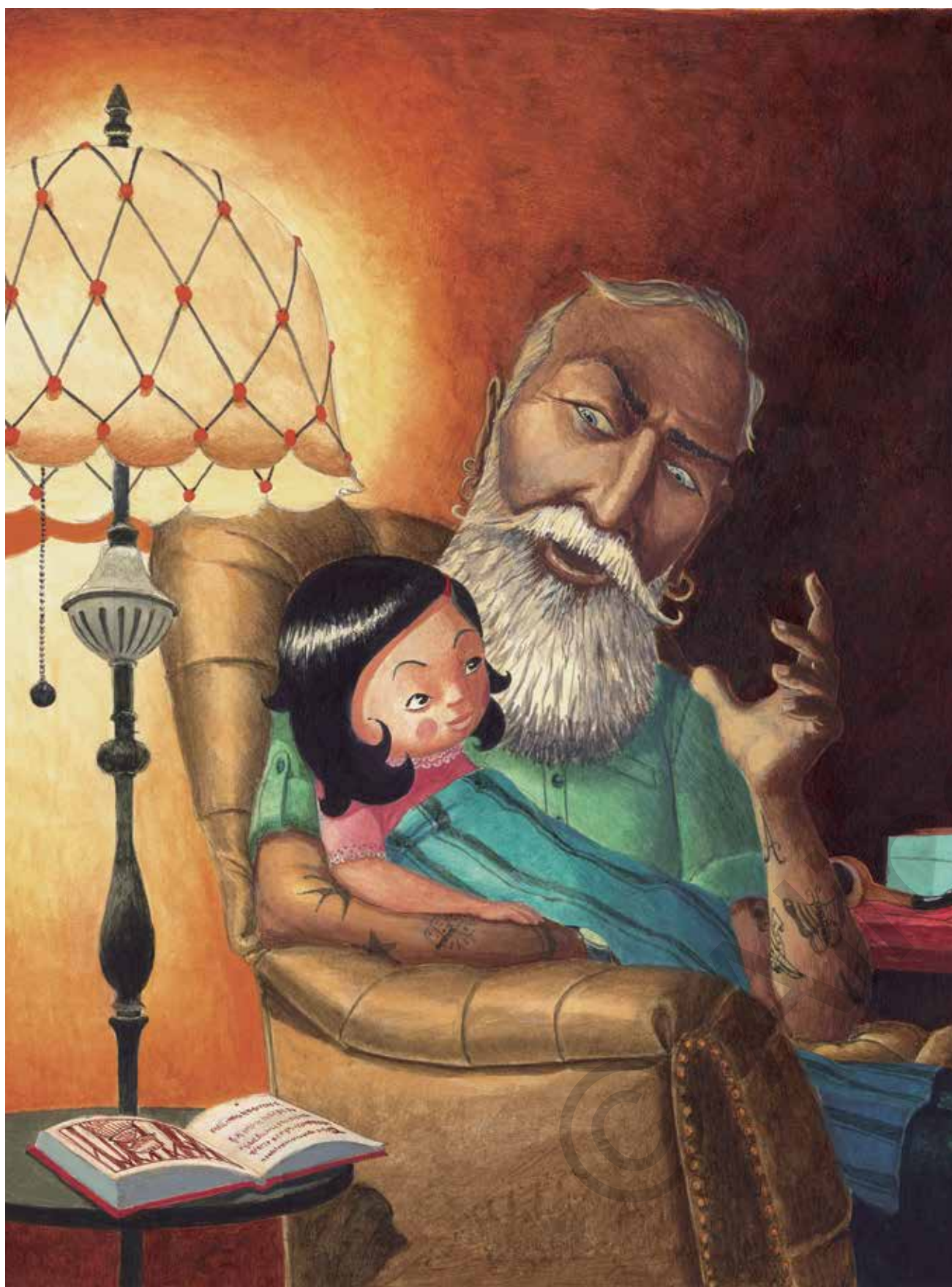
Un jeune flûtiste de passage se présenta au maire du village.

— Mes mélodies, lui dit-il, ont le pouvoir d'envoûter les rats. Payez-moi et je les conduirai hors du village.

— Dix sacs d'or, répondit le maire, et trois d'argent, si vous les emmenez dès maintenant.

Le flûtiste magique donna son accord. Aussitôt, il se mit à jouer un morceau en ré mineur, plein de doux bémols et de tristes trilles. Dès les premières notes, les rats ensorcelés sortirent de tous les trous qu'ils s'étaient creusés. En dansant, ils suivirent le flûtiste hors du village, à travers les montagnes et les collines, loin, très loin, jusqu'à la mer. Le musicien s'engagea dans les vagues, et les rats, le suivant, se noyèrent.





Quand le flûtiste revint au village pour demander son dû, quelques mois après être parti, plus personne n'était malade et la peste n'était qu'un lointain souvenir. Le maire avait d'autres affaires à régler. Il répondit au flûtiste qu'il n'avait pas d'argent pour le payer.

Le soir même, le flûtiste sortit sa flûte à nouveau et joua un air un peu différent, un air en do majeur, avec des staccatos vivaces et des triolets galopants.

Dès les premières notes, les enfants dans les rues, dans les chambres et dans l'école levèrent le nez. À la fin des premières mesures, ils s'étaient attroupés autour du flûtiste. Après quelques minutes, le musicien se mit à marcher, et les enfants le suivirent le long des rues, le long de la route qui menait à la rivière.

Le flûtiste s'engagea dans la rivière, continuant à jouer.

Et les enfants, qui ne savaient pas nager, se noyèrent l'un après l'autre en essayant de le suivre.

Telle fut la vengeance du joueur de flûte de Hamelin.

Cette histoire me terrifiait et me réjouissait en même temps.

— Popi, Popi, est-ce que c'est vraiment arrivé ? demandais-je, encore frissonnante.

— Qui sait ? répondait-il. C'est possible.

Madame Carrac, une femme rêche et carrée, qui aidait Popi à faire le ménage et à m'élever depuis des années, s'énervait :

— Arrêtez de lui faire peur, enfin ! Elle va faire des cauchemars et c'est moi qui vais la récupérer toute pleurnichante à minuit. Bien sûr que non, Ameline, ce n'est pas vraiment arrivé. C'est juste un conte cruel qu'on raconte aux enfants. Mange ta soupe.

À l'époque, j'étais petite. Je ne croyais pas aux contes cruels.



Le jour de mon anniversaire de dix ans, Popi ne s'est pas réveillé. Pas de gâteau, pas de cadeaux. J'ai mis une robe noire qui grattait et on a pris un train jusqu'au village où mon grand-père avait voulu être enterré.

Le voyage a duré toute une journée et toute une nuit. J'ai passé la tête par la fenêtre pour me laisser engloutir par la fumée noire de charbon qui s'échappait de la locomotive. J'aurais voulu m'y dissoudre complètement : il y avait autant de noirceur dehors que dedans.

— On arrive ! a enfin annoncé madame Carrac.

La gare était minuscule et poussiéreuse. On aurait dit qu'elle n'avait pas été utilisée depuis des siècles. Mes chaussures noires ont fait couic, couic, couic, le long de l'allée qui menait au cimetière. J'étais triste comme cent mille pierres.

À l'enterrement, il y avait madame Carrac, moi, et un vieux curé en noir. Personne d'autre n'était venu dire au revoir à Popi.

— La pauvre petite ! a déclaré madame Carrac au curé. D'abord ses parents meurent quand elle est bébé. Et puis maintenant, son grand-père. Y en a qui ont le mauvais œil. Tiens, Ameline, ton grand-père t'a laissé quelque chose en héritage. C'est là-dedans.

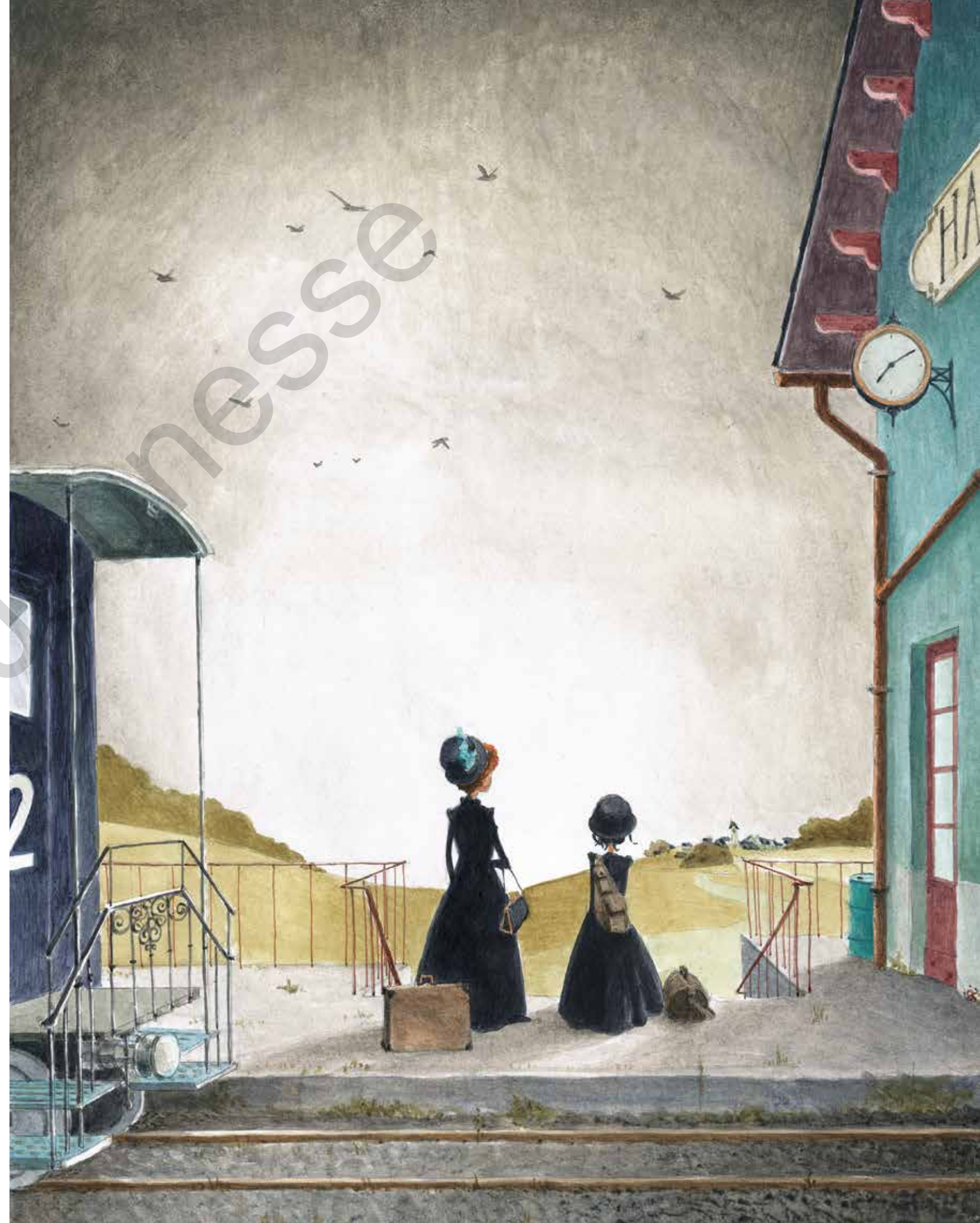
J'ai regardé la bête boîte verte. Je ne voulais pas savoir ce qu'il y avait dedans. Je voulais juste que Popi sorte de sa boîte à lui, et redevienne vivant.

J'ai dit :

— Je m'en fiche.

Madame Carrac a rangé la boîte dans mon sac à dos et a haussé les épaules.

— Je ne vais pas pouvoir te garder avec moi. Je dois trouver un autre travail. Monsieur le curé a tout arrangé : monsieur et madame Mitton, un couple du village qui veut un enfant depuis des années, ont proposé de t'adopter. Ils vivent dans la petite maison blanche, de l'autre côté de la rivière.





— **V**eux-tu y aller dès aujourd'hui ? Moi, je reprends le train pour la ville, d'où je t'expédierai tes affaires...

Elle m'a donné une petite tape sur l'épaule, le comble de l'affection pour madame Carrac. Je n'ai pas pleuré, mais j'ai failli. Alors vite, je me suis mise en route en donnant des coups de pied aux pissenlits.

Le long du petit chemin qui menait au pont, j'ai entendu les hautes herbes bruisser. Une queue noire est apparue, pointant vers le ciel comme une antenne...

Hop ! un chat a bondi hors des fourrés, un chat aussi noir que le soleil était jaune.

Continuant mon chemin, j'en ai repéré d'autres : sur les branches, dans les herbes, se prélassant sur les allées, des chats vieux et lourds, des chats lestes et grands qui attrapaient des papillons, des petits tas de chatons qui ronronnaient comme des abeilles...

Le pont était recouvert de chats ; on ne voyait même pas le panneau indiquant le nom du village.

— Qu'est-ce qu'il y a de chats ici... ai-je murmuré.

— Oui, m'a répondu une voix, les villageois aiment beaucoup les chats.

Je me suis retournée, et je les ai vus.





Trois enfants. Une fille de mon âge et deux garçons de sept ou huit ans, des jumeaux.

Ils étaient très bien habillés, mais leurs vêtements étaient drôles, vieillots. Leurs chaussures vernies étaient trempées. Sans doute venaient-ils d'aller barboter dans la rivière.

— Tu dois être Ameline ? a demandé la fille. On savait que tu arriverais aujourd'hui. Ton grand-père vient de mourir. Moi, c'est Griselda, et voici mes frères, Marin et Prosper.

— Euh... bonjour, ai-je balbutié. Vous habitez au village ?

— Oui, depuis longtemps, a dit l'un des jumeaux. Tu vas voir, c'est un chic endroit. On va jouer ?

— Oh, oui ! a dit l'autre jumeau. Montrons-lui notre cerceau !

Je n'étais pas d'humeur à jouer au cerceau. D'ailleurs, qui joue encore au cerceau ? J'ai regardé les garçons extirper des fourrés un cerceau en bois et un bâton, et le lancer devant eux – il revenait tout seul comme un petit chien.

— Essaie, Ameline, essaie ! m'ont-ils encouragée.

— Je n'ai pas envie de jouer. En plus, il faut que j'aille rencontrer les gens qui veulent m'adopter.

— Reviens juste après ! m'ont implorée les jumeaux. On ira chercher d'autres amis !

— Je ne peux pas, je viens de perdre...

— Retrouve-nous près du pont ! a dit Griselda. On est toujours près du pont.

Je suis partie, en essayant d'éviter les chats sous mes pieds. Le village paisible résonnait de mes pas. J'ai frappé à la porte de la petite maison blanche, et une dame ronde comme une pomme m'a ouvert.

— Ameline ! s'est-elle écriée, me souriant comme si j'étais déjà de la famille.

Elle m'a dit qu'elle s'appelait Catherine, et son mari Fernand. Tous les deux m'ont serrée dans leurs bras. Ils avaient déjà préparé ma chambre, comme si cela faisait des années qu'ils attendaient que j'arrive enfin. J'ai tapoté le lit : il était moelleux comme une brioche.





La table de la salle à manger était couverte de plats délicieux pour le goûter : compote de poires, crème de marrons, kiwis poilus, croissants aux amandes, pain d'épices en grandes tranches, caramels dans des papiers dorés, et une grande casserole de chocolat chaud bouillait doucement sur la cuisinière.

J'ai englouti mon goûter comme la fumée du train m'avait engloutie tout à l'heure. Ça m'a un peu réchauffé le cœur.

— Nous nous occuperons bien de toi, m'a dit Catherine. C'est un tel bonheur d'accueillir un enfant ici : il y en a si peu dans le village.

— Ch'ai rencontré des enfants, ai-je dit, la bouche pleine. Grishelda et Marin et Proshper.

— Griselda, Marin et Prosper ? a dit Catherine en regardant Fernand. Je ne vois pas qui c'est. Peut-être viennent-ils d'arriver.

— Non, ils m'ont dit qu'ils étaient là depuis longtemps.

— Ah bon !

Catherine s'est levée pour me servir une tasse de chocolat épais comme de la lave.

— Pourquoi il y a des chats partout dans ce village ? ai-je demandé. Fernand a toussoté.

— On aime beaucoup les chats. Ils nous protègent de la vermine.

— Quelle vermine ?

— Oh, un peu de tout. Les souris, les... les rongeurs. On ne voudrait pas avoir des rongeurs partout, tu comprends ?

Après m'être goinfrée, j'ai un peu hésité, et puis j'ai finalement décidé de redescendre vers le pont. Griselda, Marin et Prosper n'étaient pas les seuls à m'attendre.

Il y avait là une trentaine d'enfants, certains étaient tout petits. Tous portaient des vêtements vieillots – apparemment, si je vivais ici, je n'allais pas y couper ! – et ils avaient les pieds trempés.

— Vous êtes allés pêcher des grenouilles ? ai-je demandé en riant.

— Non, pourquoi ? m'a dit Griselda. Allez, viens ! on va jouer au chat et au rat.

— Tu veux dire au chat et à la souris ?

— Si c'est comme ça qu'on dit chez toi... Touchée ! T'es le chat !





Au début, j'ai couru mollement, pas convaincue que c'était la chose à faire le jour de l'enterrement de mon grand-père...

Mais finalement je me suis prise au jeu.

Tout l'après-midi, on a couru dans les champs autour de la rivière, grimpé aux arbres, fait des roulades le long de la colline. Je n'avais jamais joué avec autant d'enfants de ma vie ! Avant d'arriver, j'étais plutôt solitaire. Et puis, en ville, on n'avait pas beaucoup d'espace. Là, c'était magique : le soleil, la brise, les rires et les amis. J'étais transpirante... et ravie.

— **M**on Popi a été enterré ce matin, j'ai dit. Et je m'amuse déjà...

Les enfants se sont regroupés autour de moi, l'air triste. Griselda m'a entourée de ses bras.

— Ton Popi était quelqu'un de très spécial, a-t-elle dit. Mais on t'aidera à être heureuse, tu verras.

À la fin de l'après-midi, je suis revenue à la maison de Catherine et Fernand épuisée, les cheveux ébouriffés. Ils avaient préparé un énorme poulet rôti, des pommes de terre boursouflées, des légumes en sauce et un plateau de fromages, avec du pain tout juste sorti du four... et une tarte aux abricots pour le dessert.

Je me suis exclamée :

— C'est fou, ici ! Tout l'après-midi, je joue avec mes amis, et le soir j'ai un bon dîner !

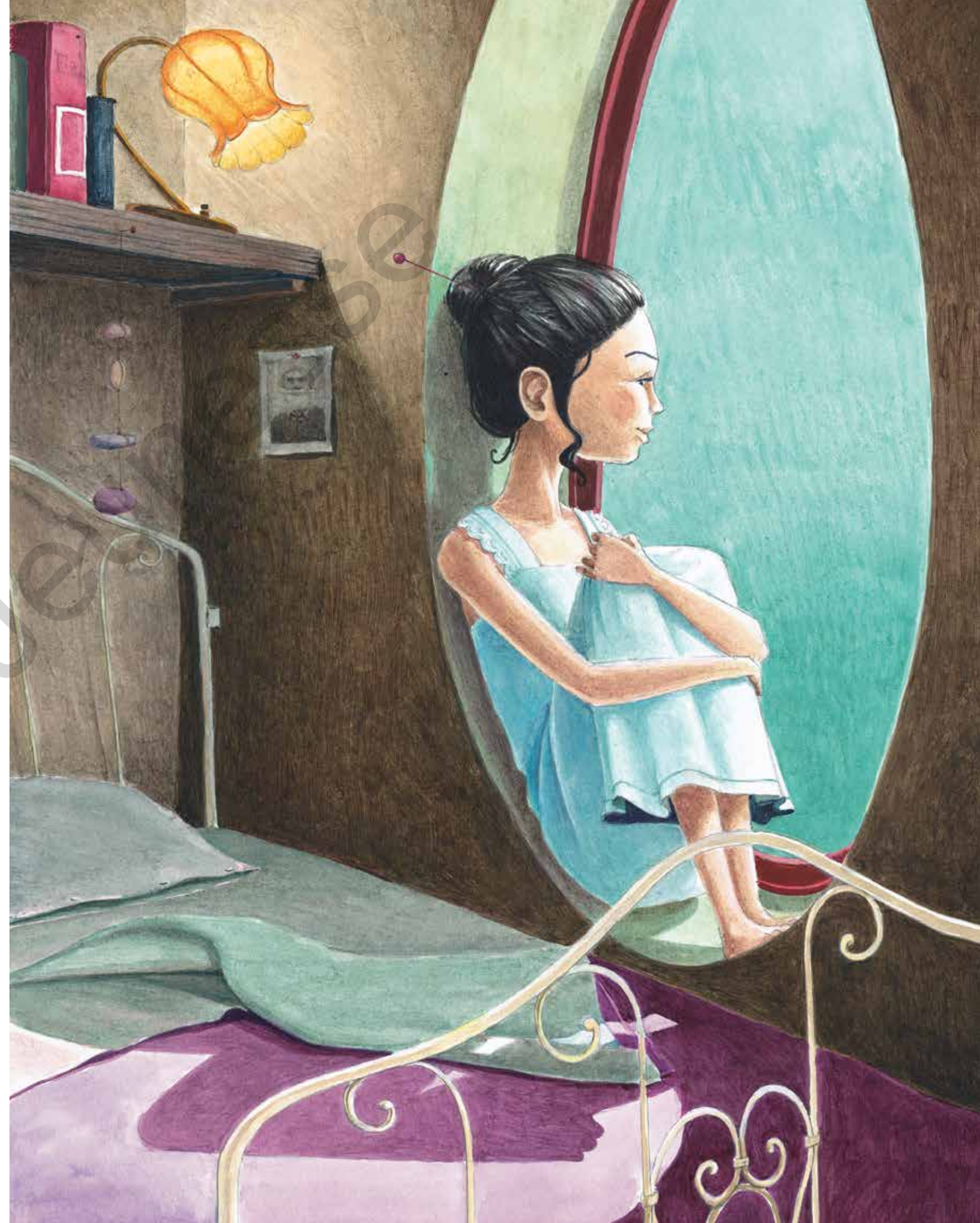
— Quels amis ? a rigolé Catherine.

— Mais tous les enfants du village !

— Il y a si peu d'enfants dans ce village, a dit Fernand. Et ils étaient tous à l'école aujourd'hui...

— Ils ont dû faire l'école buissonnière, parce qu'il y en avait une bonne trentaine !

Catherine et Fernand ont souri, mais ils semblaient étonnés.



Le lendemain matin, je me suis habillée, j'ai endossé mon sac à dos, et j'ai embrassé Catherine et Fernand. C'était un samedi.

J'allais pouvoir jouer toute la journée avec mes nouveaux amis ! Je suis partie en sifflotant...

— Arrête ça tout de suite ! a aboyé Catherine.

— Arrête quoi ?

— De siffler !

Elle s'est un peu adoucie en voyant ma surprise.

— Excuse-moi, Ameline. On aurait dû te le dire plus tôt. On... On ne siffle pas, dans ce village.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas, c'est comme ça. C'est une drôle de peur qu'on a. On dit que ça attire le mauvais sort. Il faut s'y faire. C'est... c'est un peu comme les chats, peut-être.

J'ai haussé les épaules. Si tout ce qu'il fallait faire pour être toléré dans ce village, c'était ne pas siffler et vivre au milieu des chats, ça ne me dérangeait pas du tout ! J'ai dégringolé la rue jusqu'à la rivière. Tous mes amis m'attendaient.





— Mais vous ne vous enrhumez pas avec vos pieds mouillés tout le temps ? ai-je demandé en les voyant porter à nouveau leurs chaussures trempées.

— Non, jamais ! a rigolé Griselda. Allez, viens ! On va fabriquer une cabane.

On a fabriqué dix cabanes, avec des roseaux, des planches, des pierres, des herbes... On s'est rendu visite les uns aux autres, en s'offrant des bouquets de fleurs sauvages et des poignées de framboises.

— C'est comme ça tous les week-ends ?

— Ça peut être comme ça tous les jours, si tu veux, m'a dit Griselda.

— Mais l'école ?

— L'école, on n'y va pas !

— Et vos parents vous laissent faire ?

— Nos parents, ils sont morts depuis longtemps ! s'est-elle écriée. Allez, viens, on va jouer au ballon !



Le soir, devant mes lasagnes fumantes, j'ai raconté ma journée à Catherine et Fernand.

— Et on a fait des cabanes ! Et on a mangé plein de baies sauvages ! C'était génial ! Mais vous savez, en fait, ils ne vont pas à l'école, ces enfants-là. Apparemment, leurs parents sont tous morts. C'est des orphelins.

Catherine et Fernand ont froncé les sourcils.

— Il n'y a pas d'orphelinat dans le coin, a dit Catherine. Je ne comprends pas qui sont ces enfants.

— Écoute, Ameline, m'a dit Fernand, il vaudrait peut-être mieux que tu ne traînes pas trop avec eux. On ne sait pas qui ils sont.

— Quoi ? Mais on s'amuse bien ! C'est mes copains !

Catherine a froncé les sourcils.

— On essaiera de se renseigner. On viendra avec toi demain pour les voir.

Le lendemain, dimanche, quand j'ai descendu l'allée avec Catherine et Fernand, il n'y avait aucun enfant.

— Ils sont peut-être à l'église, a dit Fernand sans conviction.

On a attendu une heure, assis au milieu des chats. J'étais au bord des larmes.

— Bon, a dit Catherine, tu reviens quand tu veux, Ameline, d'accord ? Nous, on a du travail.

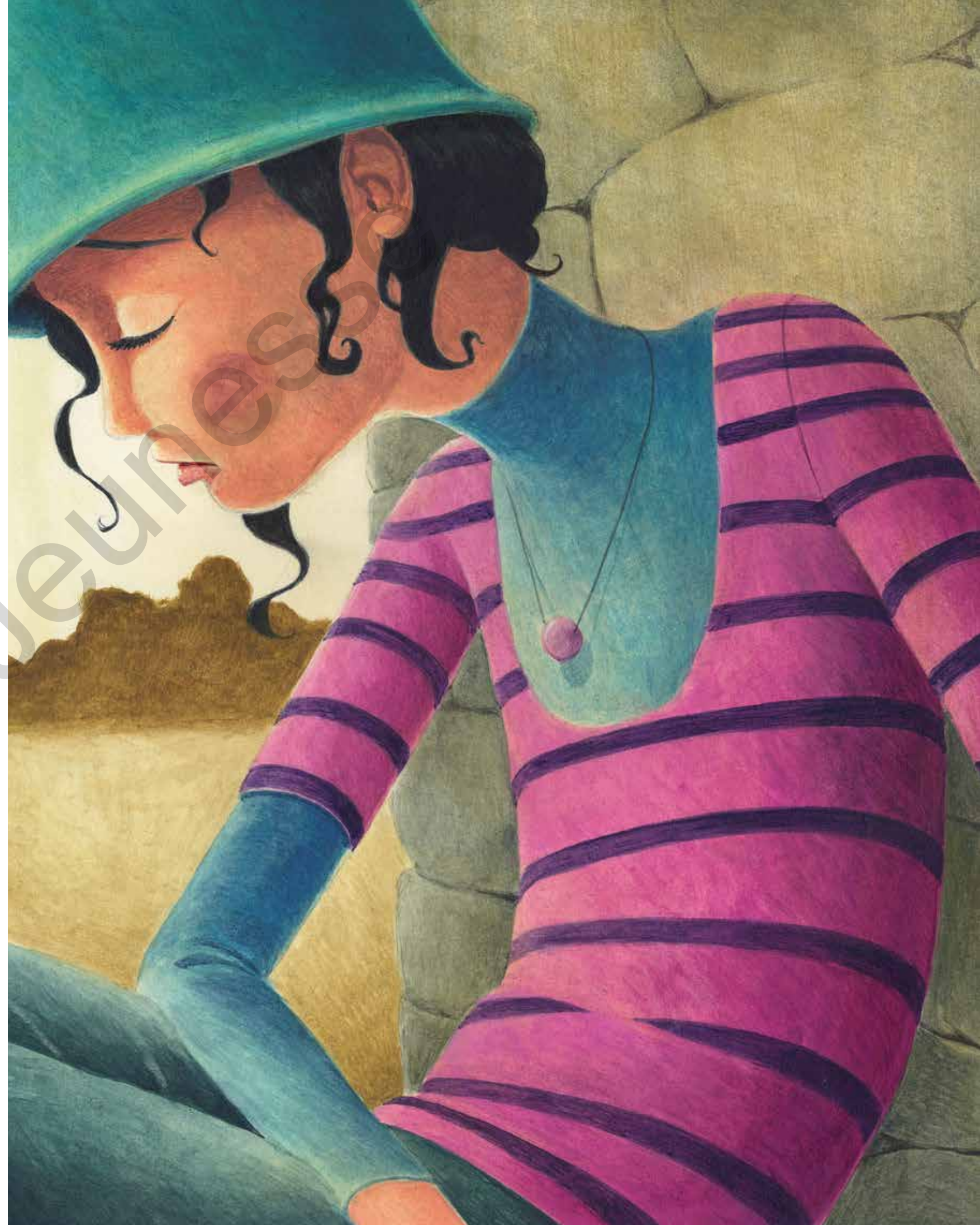
À peine s'étaient-ils éloignés que mes amis sont sortis de sous le pont.

— Pfiou ! a dit Griselda. Ça y est, ils sont partis, ces deux-là ! Ils sont agaçants !

— Ils veulent que j'arrête de jouer avec vous, ai-je ronchonné. Ils pensent que vous n'êtes pas du village.

— Bien sûr qu'on est du village ! Quelle idée ! Allez, viens ! On va faire de la barque.

Et toute la journée, on a construit des barques, et on s'est promenés sur la belle rivière verte, entre les nénuphars, les arbustes et les canards, et on s'est emmêlés dans les cheveux des saules pleureurs.



Soudain, je me suis aperçue qu'il était tard. La nuit était tombée.

— Zut ! Catherine et Fernand doivent m'attendre ! Il faut que je rentre à la maison.

Les autres enfants, de leurs barques, m'ont souri.

— Pas tout de suite, a dit Marin. Reste encore un peu. On vient à peine de commencer.

— J'aimerais bien, mais ils m'ont sans doute préparé à dîner.

— Nous aussi, a dit Prosper, nos parents nous préparaient de bons dîners.

Tous les enfants ont hoché la tête.

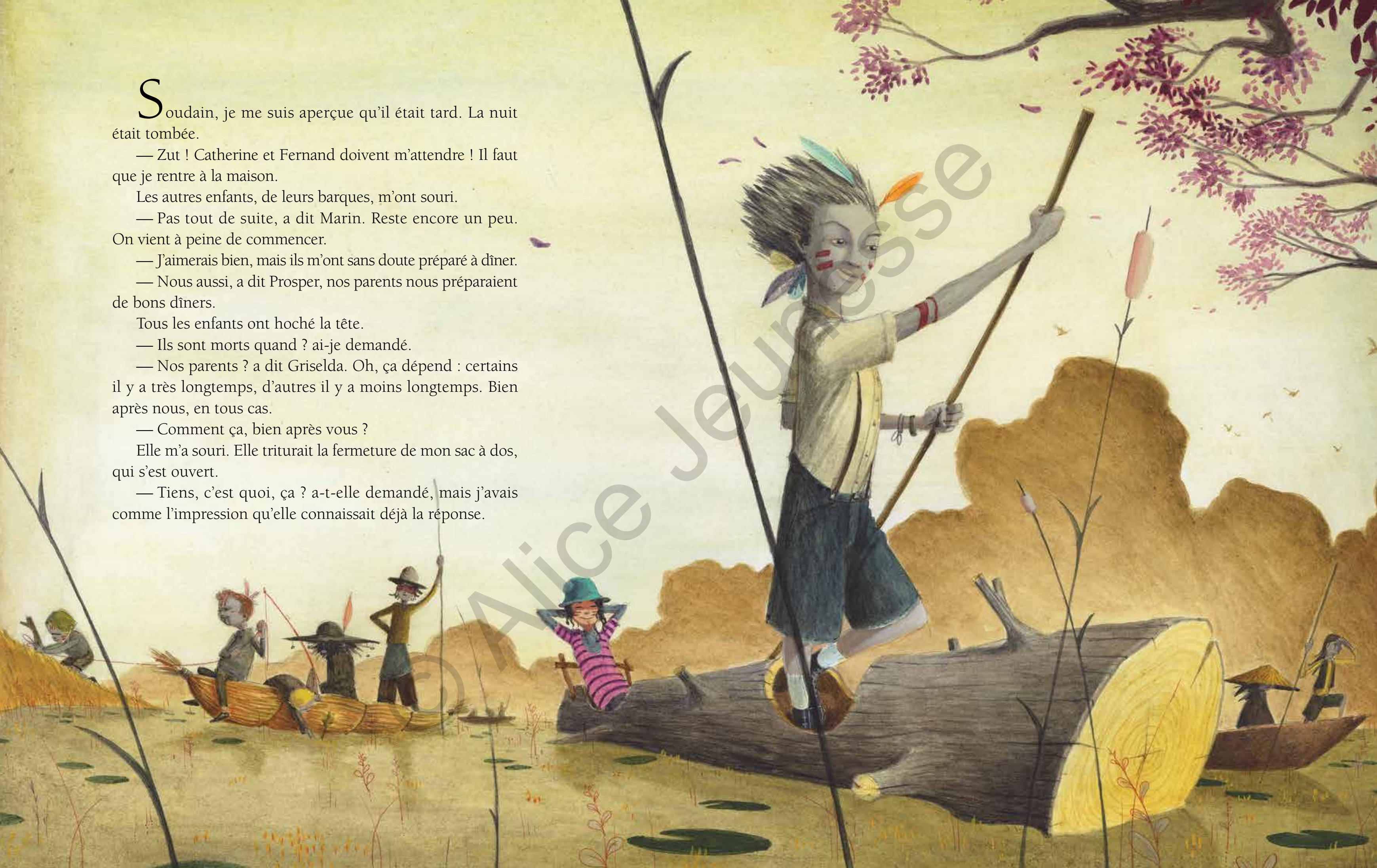
— Ils sont morts quand ? ai-je demandé.

— Nos parents ? a dit Griselda. Oh, ça dépend : certains il y a très longtemps, d'autres il y a moins longtemps. Bien après nous, en tous cas.

— Comment ça, bien après vous ?

Elle m'a souri. Elle triturait la fermeture de mon sac à dos, qui s'est ouvert.

— Tiens, c'est quoi, ça ? a-t-elle demandé, mais j'avais comme l'impression qu'elle connaissait déjà la réponse.





C'était le coffret vert qui contenait l'héritage de mon grand-père ; je l'avais complètement oublié. Je ne l'avais même pas encore ouvert. Le fermoir était un peu rouillé.

J'ai entrouvert la boîte, observée par tous les enfants, dont les yeux brillaient sous la lune...

— Quel joli objet, a chuchoté Griselda. Qu'est-ce que c'est, à ton avis ?

— C'est une flûte, ai-je dit. Une flûte en ivoire.

Un murmure s'est élevé dans l'assemblée des enfants, de barque en barque.

— Tu devrais essayer d'en jouer, a dit Marin. C'était la flûte de ton grand-père. Je la reconnais. On aimait beaucoup les airs qu'il jouait.

— Vous connaissiez mon grand-père ?! me suis-je exclamée.

— On l'a bien connu, à l'époque, a répondu Griselda.

— À l'époque ?... Quelle époque ?

— Oh, ça doit faire plus de cinquante... non, soixante... non, soixante-dix ans... Avant les chats. Quand le village était plein de rats. Et bien sûr, on l'a revu quand il est revenu.

— Quand il est revenu d'où ?

— Quand il est revenu des montagnes après avoir emmené les rats, voyons.

J'ai senti le souffle glacé de Griselda sur mon cou, dans mes cheveux. Elle était toute trempée, pas seulement ses chaussures. Tous les enfants étaient trempés, d'ailleurs.

— Qui êtes-vous ?... ai-je balbutié.

— On te l'a dit, a souri Griselda. Les enfants du village. Les enfants de Hamelin. Le nom du village sur le panneau est toujours caché par les chats, tu n'avais peut-être pas remarqué...

Dans l'air froid, ma respiration – plus haletante, tout à coup – était la seule à faire de petits nuages de vapeur...

— Mais vous êtes des...

— **E**ssaie, m'a interrompue Marin. Essaie de jouer de la flûte, Ameline... Juste pour voir.

Tous les enfants me fixaient, calmement, posément. Mais, tendu comme une corde de guitare, le silence résonnait d'une sorte d'espérance...

J'ai pris la flûte et j'ai posé l'embout sur mes lèvres. Je n'avais jamais joué de la flûte auparavant, et pourtant il m'a semblé reconnaître la chaleur et la courbe de l'ivoire contre ma bouche. Mes doigts se sont refermés sur l'instrument, et je les ai laissés boucher ou déboucher les trous, sans souffler, juste pour qu'ils prennent leurs marques.

— Joue-nous quelque chose, a murmuré Griselda. On aime le son de la flûte.

J'ai commencé à jouer, et c'était comme si j'avais toujours su faire.



C'était une mélodie gaie, fluide, pleine de trémolos liquides et de pizzicatos comme des gouttes d'eau...

À côté de moi, j'ai senti l'air se réchauffer. C'était Griselda, dont le corps, semblait-il, était désormais sec, désormais tiède, comme le mien.

Et mes amis, l'un après l'autre, de barque en barque, ont souri de voir qu'ils n'étaient plus trempés, qu'ils n'étaient plus froids, qu'ils n'étaient plus morts.



